

Les dimensions symboliques de la centralité

Jérôme Monnet

Volume 44, Number 123, 2000

Centralités métropolitaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022927ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022927ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monnet, J. (2000). Les dimensions symboliques de la centralité. *Cahiers de géographie du Québec*, 44(123), 399–418. <https://doi.org/10.7202/022927ar>

Article abstract

Symbolization comes from the power that identifiable social actors have to invest a concrete place with significations. This power is part of the process of urban planning and contributes to the development or reproduction of centrality, by introducing hierarchy between places. In addition, the symbolic realm is characterized by the ability it offers to communicate between the different dimensions of centrality, by transferring social values from one to another and crisscrossing criteria and measurement. Some examples, taken particularly in Mexico City and Los Angeles, show that the symbolizing process is omnipresent but under the dependence of a permanent reconfiguration of significations operated by the actors of urban production.

Les dimensions symboliques de la centralité¹

Jérôme Monnet

Université de Toulouse-Le Mirail/Institut universitaire de France

Département de Géographie

31058 Toulouse cedex 1, France

monnet@univ-tlse2.fr

Résumé

La symbolisation procède du pouvoir qu'ont des acteurs sociaux identifiables d'investir volontairement de significations un lieu concret. Ce pouvoir contribue à l'aménagement de l'espace urbain et participe à l'élaboration ou à la reproduction de la centralité, en aboutissant à hiérarchiser les lieux. En outre, la dimension symbolique se caractérise par la possibilité qu'elle offre de faire communiquer entre eux les divers registres de la centralité, en transférant les valorisations sociales de l'un à l'autre, malgré la différence des systèmes de valeurs et des échelles de mesure. Quelques exemples, pris en particulier à Mexico et à Los Angeles, montrent que cette dimension est omniprésente tout en étant constamment soumise aux reconfigurations sémantiques opérées par les acteurs de la production urbaine.

Mots-clés : symbole, symbolisation, signification, représentation, hiérarchisation, centralité, centre-ville, monument, aménagement, Mexico, Los Angeles.

Abstract

The Symbolic Dimensions of Centrality

Symbolization comes from the power that identifiable social actors have to invest a concrete place with significations. This power is part of the process of urban planning and contributes to the development or reproduction of centrality, by introducing hierarchy between places. In addition, the symbolic realm is characterized by the ability it offers to communicate between the different dimensions of centrality, by transferring social values from one to another and crisscrossing criteria and measurement. Some examples, taken particularly in Mexico City and Los Angeles, show that the symbolizing process is omnipresent but under the dependence of a permanent reconfiguration of significations operated by the actors of urban production.

Key Words : symbol, symbolizing process, signification, image, hierarchy, centrality, downtown, monument, territorial planning, Mexico City, Los Angeles.

INTRODUCTION

Le problème de la symbolique de l'espace est de ceux qui poussent à adopter une perspective relativiste plutôt qu'absolutiste, si je peux me permettre une différenciation un peu caricaturale. Ainsi, on ne s'intéressera pas ici au centre-ville comme à un objet spatial considéré *a priori*, dans l'absolu, et donc préconçu par son étude, ce qui pousse à chercher ses limites et à restreindre l'attention aux phénomènes observés dans ce périmètre. Plutôt que sur le centre, on s'interrogera ici sur la centralité urbaine, qui ne se limite pas aux espaces particuliers identifiés comme centraux, mais peut se trouver distribuée sous diverses formes dans tout l'espace urbain. Je proposerai donc de définir la centralité comme une *qualité attribuée à un espace* et non comme l'attribut intrinsèque d'un lieu. Ce postulat conduit à poser les questions suivantes : quel acteur géographique accorde quel sens et quelle localisation à cette qualité? Comment les différents regards portés sur l'espace conçoivent/construisent-ils un même lieu? Ces interrogations amènent à analyser comment l'attribution d'une qualité ou valeur aboutit à l'organisation spécifique d'un lieu (dit central) ou d'un type de lieu (les espaces centraux). Différents regards produisant différentes centralités, on peut se demander quelles sont les relations entre elles, et en particulier quel rôle joue spécifiquement la centralité symbolique dans l'établissement de la centralité urbaine globale.

La notion de symbole est, au sens commun, extrêmement englobante. Elle peut renvoyer, selon le contexte, à tout ce qui est signifiant. Ici, je tenterai d'en définir une acception opérationnelle par opposition à la notion encore plus englobante de signe, en insistant sur la dimension matérielle du symbole. Cette démarche initialement réductrice permet d'articuler la notion de symbole spatialisé avec celles d'emblème paysager, de monument, voire d'archétype géographique dans le cas des espaces génériques.

Cet article limite son ambition à une analyse des articulations entre la dimension symbolique et les autres dimensions de la centralité urbaine. Essai interprétatif plutôt que synthèse, l'article vise à donner un éclairage complémentaire à d'autres approches des centralités métropolitaines. L'interprétation générale proposée ici repose essentiellement sur l'expérience de recherche de l'auteur à Los Angeles et à Mexico, ce qui explique le renvoi fréquent aux résultats de ses travaux empiriques. D'autres études sur les métropoles, des Amériques ou d'ailleurs, ont été mentionnées au gré des illustrations qu'elles apportaient, sans aucune prétention à l'exhaustivité et à l'analyse de la bibliographie existante sur les sujets abordés. Les développements de l'analyse porteront pour l'essentiel sur la centralité intra-urbaine, mais cela ne doit pas faire oublier que la problématique de la centralité symbolique se pose à toutes les échelles et en particulier à celle de la relation entre les villes et leurs zones d'influence. On ne fera qu'évoquer ici le thème de la fonction de capitale ou de chef-lieu, abordé pleinement dans d'autres publications (cf. Taylor *et al.*, 1993).

Les deux premières parties abordent les notions de centralité d'une part, de symbole d'autre part. La troisième cherche à analyser les processus par lesquels est établie une centralité symbolique en ville. Dans un quatrième temps, des exemples pris à Mexico et à Los Angeles servent à concrétiser les actions et représentations sociales qui aboutissent à la symbolisation de la centralité.

DU CENTRE AU SYMBOLE, EN PASSANT PAR LES DIFFÉRENTS TYPES DE CENTRALITÉ

Un centre est habituellement identifié comme un lieu spécifique, caractérisé par un ensemble de facteurs qui le distinguent d'autres lieux avec lesquels il est dans une relation dominante suivant différentes échelles de mesure de sa « supériorité » : les surfaces y sont plus chères parce que la concurrence pour les obtenir est plus grande, il est le siège du pouvoir parce que les acteurs principaux de la décision s'y localisent, il concentre les usagers parce qu'il offre différents biens et services qu'ils recherchent, et vice-versa. Ces échelles de mesure et de valeur sont celles de centralités différenciables, que l'on peut catégoriser de diverses manières à l'échelon intra-urbain. Passons brièvement en revue quelques-unes de ces catégorisations, postulées ici comme essentielles à l'établissement et à la reconnaissance de la centralité globale dans une ville.

La centralité politique

La centralité politique correspond à la localisation des principaux décideurs politiques et de leurs administrations centrales. Par exemple, à Mexico, après avoir été étroitement concentrée autour de la Grand-Place, où se trouvent toujours les sièges de l'administration du District fédéral et de la Cour suprême, la centralité politique se trouve désormais davantage dispersée. La Présidence de la République s'exerce de moins en moins depuis le Palais situé sur cette place depuis l'époque préhispanique, et de plus en plus depuis la Résidence officielle de Los Pinos, localisée dans le Bois de Chapultepec, à l'ouest du centre. Dès le milieu du XX^e siècle, les sièges de ministères fédéraux ont été construits dans des banlieues se trouvant à l'intérieur du District fédéral. L'Archevêché a « symboliquement » disparu du centre lorsque le palais d'époque coloniale qui l'abritait a été détruit et les fondations du « Grand Temple » aztèque, à l'angle nord-ouest de la place centrale, mises au jour : nous reviendrons précisément sur les procédures d'une telle symbolisation, qui entérine la disparition de la hiérarchie catholique comme acteur politique majeur dans le centre-ville.

À Los Angeles, en revanche, et contrairement à quelques idées reçues, la focalisation de la centralité politique dans le quartier du *Civic Center* est remarquable pour une ville qui n'est officiellement pas capitale. Après Washington D.C., on y trouve « la plus grande concentration d'administrations, de main-d'œuvre et d'autorité gouvernementales » des États-Unis (Soja, 1996 : 206). Ce serait même « l'un des plus grands complexes gouvernementaux du Monde » avec ses 25 000 employés de bureau (Pitt et Pitt, 1997 : 267-268). Cela est finalement logique, étant donné l'importance démographique, et donc électorale et géopolitique, de Los Angeles en Californie (Foucrier, 1996 : 197) et aux États-Unis.

La centralité économique

De son côté, la centralité économique se mesure volontiers à la localisation des sièges décisionnels des entreprises, qui obéit souvent à un schéma de concentration autour d'un foyer principal. La conceptualisation géographique des CBD (les *Central Business Districts* définis par Murphy et Vance dès 1954) a montré comment des centres spécialisés dans la direction des affaires avaient émergé dans le paysage

urbain. L'indicateur de la valeur foncière a servi à localiser en un lieu le maximum de centralité économique grâce au « *Land Value Peak* », qui figurait sur les graphiques des prix du sol ce qui se passait au même moment en architecture avec la course à la hauteur des gratte-ciel. Dans les villes d'Amérique hispanique, comme dans certains cas au Proche et Moyen-Orient, cela se traduit désormais par l'identification de deux quartiers centraux juxtaposés, caractérisés et gérés comme centre historique d'un côté et centre des affaires de l'autre (Monnet, 1994). Aux États-Unis, le fait que la centralité économique apparaisse désormais moins concentrée et privilégie certaines périphéries urbaines a amené Joel Garreau (1991) à pronostiquer l'affaiblissement du centre-ville des agglomérations au profit d'une multitude de *edge-cities* (voir aussi Manzagol, 1999). Le Comté d'Orange fournirait un exemple pour Los Angeles (Kling *et al.*, 1991; Kling et Lamb, 1998).

La centralité commerciale

Le processus de dispersion de « fonctions centrales » du centre vers la périphérie des agglomérations urbaines est manifeste dans le domaine de la centralité commerciale. Le vieux schéma d'organisation des villes modernes oppose l'implantation de commerces banals à proximité immédiate de la résidence des consommateurs à celle des commerces rares dans le centre-ville. Un cas exemplaire est celui de l'organisation des commerces spécialisés du centre de Mexico en rues elles-mêmes spécialisées et articulées de façon complémentaire dans chaque quartier (Monnet, 1993, 1995). L'implantation des centres commerciaux et autres *Shoppings Malls* a d'abord modifié le schéma centre-périphérie, en opposant essentiellement les petits commerces du premier aux grandes surfaces de la seconde (Monnet, 1997 : 76 et suiv.; Capron, 1999b : 277-278). L'évolution récente brouille toutes ces dichotomies, en rassemblant désormais commerces banals et rares en un même lieu (le plus souvent périphérique ou péricentral, *cf.* Capron, 1999a). Aujourd'hui, la différenciation entre un commerce banal dispersé et un commerce rare concentré semble de moins en moins pertinente : par exemple, les franchises de prêt-à-porter à la mode, qui brouillent la frontière entre les vêtements de tous les jours et ceux des occasions spéciales, se trouvent aussi bien dans les galeries commerçantes des grandes surfaces périphériques que sur les voies piétonnières des centres-villes restaurés.

La centralité d'accessibilité

L'évolution de la centralité commerciale a beaucoup à voir avec celle de la centralité d'accessibilité. Au schéma du « commutateur urbain » (Claval, 1981 : 554), qui valorise un point unique comme celui qui offre la meilleure accessibilité globale pour tous les autres points, succède un schéma qui donne, au contraire, l'avantage à la périphérie, comme l'a montré Serge Thibault (2000). Les localisations sur les voies rapides (autoroutes, périphériques, rocade, etc.), situées à l'interface entre l'agglomération densément bâtie et son aire de chalandise, se trouvent donc valorisées en termes d'accessibilité au détriment du commutateur central. Depuis longtemps les terminaux de transport routier, ferroviaire et aérien ont été implantés dans cette position d'interface : sans remonter jusqu'aux grandes foires européennes du Moyen-Âge qui se tenaient aux portes des villes, on a tendance à oublier que les gares ferroviaires du XIX^e siècle, les premières gares routières ou même les aéroports

les plus anciennes, ont été construites en périphérie avant que l'étalement de l'espace urbain et de son centre n'en viennent à les englober. Rien d'étonnamment nouveau alors à ce que les enseignes de la grande distribution, les promoteurs de centres commerciaux, les municipalités des communes de banlieue et les habitants périurbains dont la vie est structurée par d'importants déplacements pendulaires plébiscitent une réorganisation de la centralité au bénéfice de « centres périphériques », ces lieux dont la centralité tient précisément à leur situation périphérique par rapport à l'organisation spatiale antérieure.

La centralité sociale

Pour clore cette sélection de centralités, mentionnons la centralité sociale, qui ne peut être caractérisée qu'en croisant deux mesures principales : d'une part, en observant les pratiques spatialisées et en identifiant les lieux les plus fréquentés; d'autre part, en analysant les représentations de l'espace et en caractérisant les lieux les plus présents dans le corpus des images et discours socialement mobilisés. Il y a des lieux fréquentés très régulièrement par un grand nombre de gens, dont l'importance en termes de représentation est mineure. On peut dire que leur centralité est plus grande en ce qui concerne l'organisation des pratiques qu'en ce qui a trait à l'organisation des représentations de l'espace : les gares, cités administratives et zones d'activité peuvent en donner des exemples. D'autres lieux au contraire sont « centraux » dans les corpus de représentations, bien que leur fréquentation effective soit minime, c'est-à-dire très épisodique et par un petit nombre de gens : ce peut être le cas de zones de monuments historiques, de grands monuments, de perspectives, d'esplanades. Un usage mono-fonctionnel d'un lieu n'engage pas à en avoir une représentation sémantiquement riche, pas plus qu'une représentation pauvre n'engage à diversifier les usages d'un espace.

La combinaison des hiérarchies de la fréquentation et de la représentation détermine donc la centralité sociale d'un lieu. Certains points de repère visuels bénéficient de cette qualité précisément parce qu'ils sont mobilisés de façon routinière dans la perception/représentation de la ville, c'est-à-dire « fréquentés » régulièrement par le regard du citadin (ou du visiteur) qui se déplace dans l'espace urbain : nous postulons que c'est le cas de la Tour Eiffel à Paris, du Pain de Sucre et du Corcovado à Rio de Janeiro, tout comme le sont ceux du « *Hollywood Sign* » et des gratte-ciel du CBD à Los Angeles (Monnet, 1999a). À Mexico, la « disparition » des volcans Popocatepetl et Iztaccihuatl de l'horizon visuel des citadins est épisodiquement commentée dans les médias, qui l'imputent à la pollution atmosphérique, comme un témoignage de la disparition de la ville d'antan.

Dans ce panorama, comment caractériser la centralité symbolique? Nous formulerons l'hypothèse qu'il existe une échelle socioculturelle de mesure de celle-ci, un système de valeur qui permet de mesurer la « qualité » centrale d'un lieu dans un ordre symbolique, comme il en existe dans les autres ordres que nous venons d'aborder. Cette hypothèse suppose d'abord que l'on observe comment fonctionne la symbolisation dans l'espace.

LA DIMENSION SYMBOLIQUE EN GÉOGRAPHIE ET DANS L'AMÉNAGEMENT DE L'ESPACE

Il existe une confusion inévitable entre signification et symbolisation. En effet, l'espace est un champ sémantique, un champ propre à la communication d'un sens. La dimension signifiante fait qu'un lieu ou un espace est non seulement une réalité matérielle, caractérisée par ses propriétés physiques, par ses dimensions topographiques et par ses coordonnées cosmographiques, mais aussi une réalité sémantique, qu'il est hors de question de cerner avec précision :

les signifiés sont comme des êtres mythiques, d'une extrême imprécision et [...] à un certain moment ils deviennent toujours les signifiants d'autre chose. [...] Le symbolisme doit être défini essentiellement comme le monde des signifiants, des corrélations et surtout des corrélations qu'on ne peut jamais enfermer dans une signification pleine, dans une signification ultime (Barthes, 1971 : 12).

Il en résulte que l'interprétation rationalisée et explicite des signes et, parmi ceux-ci, des symboles, est un exercice toujours sujet à contestation sémantique, car le sens commun ne peut s'établir que dans l'implicite.

Quand un être humain identifie un espace particulier, c'est-à-dire isole un segment ou une catégorie d'espace, il en fait un lieu auquel il attache toujours quelque chose de plus que ses caractéristiques objectives. Tous les lieux, ainsi que les espaces génériques (comme le désert, l'océan, la montagne, la campagne ou... la ville) signifient une multitude d'autres choses qu'eux-mêmes pour les sociétés humaines. Des significations spécifiques sont alors attachées à des espaces par leur identification linguistique, la langue utilisée par un groupe humain étant un des piliers de sa culture, système de valeur et de sens qui institue le groupe. Par exemple, en se cantonnant à l'univers sémantique de l'urbain, nous pouvons repérer comment les racines gréco-romaines de notre vocabulaire associent la ville à la civilisation, à l'urbanité et à la politique (Monnet, 1996).

Or, dans la langue comme dans l'espace, la proximité de deux objets suffit à les mettre en relation et permet de transférer quelque chose de l'un à l'autre. Les figures de rhétorique que sont la métonymie (exprimer un concept par un autre concept qui lui est lié : par exemple, utiliser le nom de sa capitale pour désigner le gouvernement qui y siège) et la synecdoque (signifier un tout par une partie ou inversement : utiliser le nom du pays pour désigner son gouvernement ou une équipe nationale de sport) donnent l'exemple des mécanismes linguistiques qui jouent sur les contiguïtés et les proximités sémantiques. Mais, à la différence des composants du langage qui n'ont d'existence que dans le langage, le signe géographique est caractérisé par le fait de signifier une réalité d'un autre ordre que lui-même, tout en étant un objet disposant d'une réalité propre. C'est pourquoi les lieux servent de points d'attache entre l'expérience de l'espace et la représentation du monde des individus qui les investissent de significations particulières (Tuan, 1984; Berque, 1993; Debarbieux, 1995; Monnet, 1998).

Certaines cultures instruisent l'expérience individuelle de l'espace en codant de très nombreuses situations environnementales dans le cadre d'une véritable herméneutique de l'espace (Choay, 1972; Paul-Lévy et Ségaud, 1983; Claval et Singaravelou, 1995). Dans l'univers surchargé de signes du paysage des grandes

métropoles contemporaines, la métaphore de la lecture de l'espace semble être devenue incontournable pour analyser l'expérience urbaine (Barthes, 1971 : 12-13; voir aussi Lynch, 1960; Ledrut, 1973, 1976; Demizet, 1997). Regards, codes vestimentaires et gestuels, signalétique de la circulation, enseignes et annonces publicitaires, analyses de l'âge, de l'état, du statut et de la fonction des bâtiments, des espaces publics et des humains qui les peuplent : nous passons notre existence d'urbains à interpréter une infinité de codes paysagers. Cela nous est nécessaire pour adapter nos trajectoires et nos comportements en fonction des objectifs que nous poursuivons : s'orienter, trouver une place de stationnement, attirer l'attention ou éviter de le faire, identifier le magasin recherché, savoir si on est à sa place, obtenir un service, etc.

Dans ce cadre d'analyse, je propose de postuler que tout espace n'est pas symbolique, tout en précisant qu'il n'existe pas de frontière nette entre le signe et le symbole, du moins dans une perspective géographique. Je définirais comme signe un lieu auquel est attaché un sens générique (l'usine est un signe d'activité industrielle) ou particulier (cette usine est un point de repère pour s'orienter). Par restriction, un espace symbolique serait alors tout lieu (ou espace générique) qui communique une signification collectivement et volontairement élaborée : pour reprendre notre exemple, l'usine peut alors être codée comme un symbole du capitalisme ou de l'exploitation de la classe ouvrière. Pour distinguer le symbole du signe, je propose de considérer comme symboles les objets spatiaux dont l'identification intègre systématiquement et volontairement une dimension signifiante, au-delà d'une simple fonction signalisatrice.

L'espace géographique humain est constitué d'objets avec lesquels des sujets sont en interaction permanente : les sujets produisent ou catégorisent les objets, les investissent de significations, en font des symboles; ils modifient sans cesse leur relation symbolique, leur usage concret et leur traitement pratique de ces objets. Une forteresse, dont la construction correspond en partie à une symbolique de l'invincibilité, voire de l'inviolabilité, peut simultanément ou ensuite être entretenue et réaménagée en fonction d'une symbolique de la gloire et de l'autorité, avant d'être endommagée et abandonnée en tant que symbole d'un régime honni, puis restaurée ou reconstruite comme témoignage sélectif d'un passé révolu. S'il est donc possible de dire que tout espace est signifiant, on ne devra pas oublier qu'il garde une certaine autonomie, qui tient à sa matérialité, par rapport aux significations qu'il véhicule.

Les lieux et espaces symboliques, comme tout espace, obéissent à de multiples temporalités (Lepetit et Pumain, 1993). D'une part, les différentes temporalités matérielles font que des symboles sont physiquement plus durables que d'autres, que certains sont davantage conservés et que d'autres sont au contraire détruits plus facilement ou plus systématiquement. D'autre part, les significations obéissent à d'autres temporalités, elles-mêmes multiples. Ainsi, les symboles de modernité d'une époque peuvent devenir symboles d'archaïsme pour une autre; cela semble le cas pour les constructions industrielles « fordistes » ou les grands ensembles résidentiels fonctionnalistes. De leur côté, des symboles de gloire peuvent devenir symboles de terreur; par exemple, le rituel qui entoure le Mausolée de Lénine à Moscou peut désormais être considéré comme emblématique du totalitarisme. Il arrive aussi que les symboles d'un universalisme religieux soient convertis en

symboles de nationalisme politique, comme dans le cas de l'architecture ecclésiastique baroque au Mexique ou au Brésil (Dickenson, 1996).

Le propre des symboles est de faire coexister deux réalités : la réalité propre de l'objet avec les significations éventuelles qui lui sont attachées, et une réalité d'un autre ordre qui se matérialise dans l'objet (Chevalier, 1969). Suivant cette idée, si la plupart des objets de la signalétique urbaine ne sont pas habituellement considérés comme des symboles, ce serait parce qu'ils n'ont pas d'autre fonction que de signifier les impératifs de la circulation. Au contraire, dans les cas où une conception non exclusivement fonctionnelle du mobilier urbain veut contribuer à donner une image particulière de la ville, les supports de la signalétique de circulation peuvent devenir des symboles. C'est ainsi que l'Art Nouveau du début du XX^e siècle peut inspirer un style de mobilier urbain dans les métropoles européennes ou latino-américaines à la fin du siècle, pour symboliser le supposé âge d'or de l'espace public qu'aurait constitué la « Belle Époque ». De même, de successifs parti-pris modernistes ont pu amener les autorités locales à ponctuer nos villes de symboles de leur propre modernité.

Une façon de résumer la distinction entre signe et symbole spatial ou paysager peut être de retenir que le signe renverrait à la production socioculturelle, non contrôlée, du sens, alors que le symbole relèverait d'une volonté. Ce postulat attire l'attention sur les producteurs de la signification : dans le paysage de signes dans lequel nous évoluons au quotidien, il n'y a pas de production de sens qui ne soit sociale, c'est-à-dire distribuée entre tous les acteurs qui partagent un même système de signification. Les symboles dépendent de ce niveau général pour être signifiants, mais ce qu'ils symbolisent relèverait d'un « projet significatif » identifiable de la part d'un acteur social particulier. Dans la plupart des signes paysagers, il n'y a pas ce projet significatif que l'on trouve dans les espaces-symboles.

L'exemple le plus évident de projet significatif est l'aménagement monumental d'un espace. Les monuments, au sens originel du terme (Choay, 1992 : 14 et suiv.), sont des objets (statue, mausolée, arc de triomphe, etc.) édifiés pour symboliser une personnalité, une entité géographique (un fleuve, une ville), un événement (la Victoire, la Révolution) ou une abstraction (la Justice, la Patrie, la République, la ou les divinités). À ces « purs » symboles s'ajoutent tous les bâtiments et espaces fonctionnels ayant subi un traitement monumental afin de symboliser quelque chose. Pyramides, citadelles, cathédrales, palais, esplanades, perspectives et gratte-ciel, voire barrages géants, servent à symboliser avant ou après tout la puissance de l'autorité (politique, économique, religieuse ou médiatique) qui les fait édifier (pour l'urbanisme militariste français dans le Nouveau Monde, voir Vidal et D'Orgeix, 1999; autres exemples par différents auteurs dans Monnet, 1999b).

De nombreux espaces ne sont évidemment pas conçus dès le départ comme symboliques, mais se trouvent investis d'un projet significatif après coup, à force d'être représentés ou utilisés pour symboliser quelque chose : la caricature en serait la transformation de n'importe quelle *favela* de Rio de Janeiro en symbole générique des bidonvilles du Tiers-Monde. Le choix fait par des terroristes de commettre des attentats dans des espaces publics ordinaires (par exemple les métros de Paris, Tokyo et Moscou ces dernières années) convertit ceux-ci en symboles du peuple que l'on veut terroriser, par opposition à l'État, que l'on frappe à travers d'autres

types de symboles (personnalités, recettes des impôts, immeubles administratifs). De même, la *skyline* de Manhattan n'a pas été le produit d'un projet significatif concerté au départ, mais elle est devenue le symbole de plusieurs choses (du profil typique de la ville américaine, du triomphe du capitalisme financier, etc.) du fait de son utilisation comme tel par des acteurs identifiables. Cet exemple permet de préciser les rapports entre signe et symbole. Les « profils urbains » sont devenus des éléments courants pour signifier graphiquement la ville sur toutes sortes de supports (cf. figure 1 : *La symbolisation graphique de la ville par son profil*). À ce titre, ils sont les signes d'un symbole qui, lui, réside dans le paysage « grandeur nature » de la ville : un certain nombre d'éléments architecturaux saillants dans le paysage urbain sont convertis en éléments d'une symbolisation particulière de la ville. Cela contribue à faire de chacun d'eux un symbole de celle-ci.

Dans une forme spatiale concrète particulière (le profil des bulbes de Saint-Basile à Moscou) peut se trouver ainsi matérialisée la totalité socio-spatiale de l'agglomération, par une sorte de synecdoque paysagère où une petite partie unidimensionnelle symbolise un tout multidimensionnel. Avec ces choix, qui sélectionnent et privilégient certains espaces, on retrouve la logique de la centralité : l'investissement symbolique d'un espace peut contribuer à lui attribuer une valeur « centrale » ou bien, à l'inverse, la qualification d'un lieu comme détenteur d'une centralité peut amener à y réaliser des aménagements symboliques (on devrait dire « symbolisateurs »).

SYMBOLISATION, HIÉRARCHISATION ET CENTRALISATION

Nous avons postulé que la centralité est une qualité attribuée à un espace, une valeur établie selon une certaine échelle et attachée à un lieu ou à un type de lieu. Dans cette perspective, on peut parler de centralité symbolique, dans la mesure où des acteurs géographiques hiérarchisent les lieux les uns par rapport aux autres en fonction de leur importance symbolique. Quelles échelles de mesure pouvons-nous alors caractériser?

1. L'importance du symbole peut être mesurée à l'aune de l'importance de ce qui est symbolisé (par exemple, l'autorité, l'état, la justice, l'identité, la fortune, etc.) dans l'échelle des valeurs en fonction de laquelle un acteur géographique opère la symbolisation (un élu, une administration, une église, une entreprise, etc.).
2. Cette importance peut dépendre aussi de la stature ou des détails du symbole : une visibilité plus grande (par le volume, l'élévation, la perspective) peut conférer plus d'importance, de même que l'âge apparent de l'objet (aujourd'hui, un symbole daté d'une trentaine d'année peut être moins valorisé qu'un symbole plus ancien – « historique », « traditionnel » – ou plus récent – « moderne », « contemporain » –).
3. Le nombre de choses symbolisées peut donner de l'importance : un objet spatial qui symbolise plusieurs choses peut se voir conférer une centralité symbolique (cf. le « *Hollywood Sign* » en haut de sa colline à Los Angeles, symbole à la fois de la ville, de l'industrie du cinéma et des loisirs, et de l'attractivité touristique de la Californie du sud).

4. Enfin, le nombre de symboles lui-même est un facteur de centralité : la concentration de nombreux symboles en un espace contribue à lui donner un caractère de lieu central. Des exemples en sont donnés par les Grand-Places des villes coloniales hispano-américaines, avec la symbolisation monumentale des trois pouvoirs de l'ancien régime (la Royauté, l'Église et les Marchands) comme par les villes nouvelles fondées et dessinées pour être capitales (Washington, Brasilia, etc.).

Un lieu est donc plus symbolique que d'autres s'il symbolise davantage de choses différentes, ou s'il symbolise des choses qui ont elles-mêmes une importance hiérarchique plus grande. Dans tous les cas, il s'agit de la symbolisation de ce qui est le plus important pour le plus grand nombre de gens ou pour les acteurs sociaux les plus puissants dans l'organisation de la société. Dans les sociétés occidentales contemporaines, les lieux du pouvoir concentrent une valeur symbolique plus grande que la multitude des espaces résidentiels, sans doute parce que nos cultures placent les réalités les plus communes dans une position hiérarchique inférieure à celle des phénomènes d'exception. Si l'on admet que la banalisation des lieux symboliques d'une réalité triviale tend à en diminuer la hiérarchie dans l'échelle sociale des valeurs, on peut expliquer que les mairies et les églises paroissiales, par exemple, constituent des symboles moins importants que les préfetures, les ministères, les basiliques et les cathédrales. La centralité symbolique établit un rapport entre concentration, rareté et sacralisation, qu'exprime le terme de hiérarchisation, hiérarchisation qui, selon Mircea Eliade (1952), s'accompagne fréquemment d'une sacralisation.

Dans l'ordre symbolique, comme pour les autres types de centralité que nous pouvons catégoriser, la hiérarchisation est un principe géographique élémentaire : elle détermine dans un espace son ou ses centres et leur(s) périphérie(s), elle règle l'importance des lieux les uns par rapport aux autres. Quand des acteurs géographiques créent des symboles, convertissent en symboles des objets spatiaux préexistants ou augmentent l'importance symbolique de certains lieux, ils contribuent à hiérarchiser les espaces sur lesquels ils interviennent.

Une centralisation proprement symbolique intervient dès lors que l'on symbolise un espace plus grand dans un espace plus petit, qui devient un point représentant symboliquement une surface (l'équivalent géographique d'une synecdoque linguistique). C'est évidemment le cas d'un monument qui symbolise une ville (la Tour Eiffel, le Kremlin, le Pain de Sucre, le Golden Gate, etc.) voire un pays entier (la statue de la Liberté?). Cela se retrouve aussi avec le siège du pouvoir qui symbolise toute l'entité politique considérée (le Capitole, à Toulouse et à Sacramento aujourd'hui ou à Rome hier, la Maison Blanche ou Rose, à Washington, Moscou ou Buenos Aires, etc.) ou avec celui de sa direction pour une entreprise. À une autre échelle, Luc Bureau (1996) a interprété la « bidentité » québécoise (et plus largement canadienne) à travers sa symbolisation par la rivalité entre « l'appareil productif » de Montréal et « l'appareil digestif » de Québec, chaque métropole se trouvant ainsi symbolisée dans son opposition à l'autre.

À cette première hiérarchisation des lieux selon leur investissement par les symbolisations des acteurs géographiques, s'ajoute souvent une autre : un lieu symbolique est généralement l'objet d'un traitement privilégié. Ce traitement peut

concerner aussi bien la qualité et le style de l'édification ou de l'aménagement que sa protection juridique et policière ou le soin avec lequel il est entretenu. Selon l'importance que les producteurs décisifs accordent à un symbole spatial, ils font appel pour l'élaborer ou le restaurer à des architectes plus ou moins célèbres, à des matériaux plus ou moins nobles, à des dispositions juridiques plus ou moins contraignantes, à des dispositifs d'entretien et de vigilance plus ou moins intensifs : à Paris, la Grande Arche de La Défense présente une architecture et un espace environnant infiniment plus soignés et surveillés que les grands immeubles d'habitation populaire qui la jouxtent à l'ouest.

La spécificité de certains aménagements permet d'ailleurs de considérer que la fonction symbolique l'emporte parfois sur toute autre. Dans la perspective de Roland Barthes, c'était le cas du centre « vide » de Tokyo, « idée évaporée » où la fonction de résidence de l'empereur, symbole de la nation et de la cosmologie japonaises, aboutirait à la sacralisation d'un vaste espace au détriment de toute autre fonction. Il opposait cela au modèle urbain de l'Occident :

toutes ses villes sont concentriques; mais aussi, conformément au mouvement même de la métaphysique occidentale, pour laquelle tout centre est le lieu de la vérité, le centre de nos villes est toujours plein : lieu marqué, c'est en lui que se rassemblent et se condensent les valeurs de la civilisation : la spiritualité (avec les églises), le pouvoir (avec les bureaux), l'argent (avec les banques), la marchandise (avec les grands magasins), la parole (avec les agoras : cafés et promenades) (Barthes, 1970 : 43).

Cependant, la concentration même des monuments dont Barthes fait le symbole des « valeurs de la civilisation » occidentale a fini par justifier dans ces mêmes villes des procédures de sacralisation de leur centre « historique ».

Depuis les années 1970 jusqu'à nos jours, les politiques de protection du patrimoine sont devenues les instruments privilégiés de la gestion urbaine dans les espaces bâtis ayant plus d'un siècle d'âge. Dans la lignée des secteurs sauvegardés, périmètres de protection et autres parcs historiques mis en œuvre dans différentes régions du monde, les acteurs de l'urbanisme dans les villes hispano-américaines ont défini au cours des trente dernières années des zones de monuments dont la fonction première est de symboliser l'histoire nationale (et, secondairement, le patrimoine de l'humanité). Dans la perspective d'une « revitalisation » des centres historiques, ont été définis les usages « indignes » de figurer dans ces zones (les activités productives, le commerce informel, les marchés, les équipements de transport, etc.) et les usages « dignes » (musées, bibliothèques, galeries, librairies, sièges administratifs, etc.). En bref, un double processus d'augmentation de l'importance symbolique des quartiers anciens a été à l'œuvre : d'une part, en valorisant plus que par le passé la valeur « patrimoniale » des espaces (c'est-à-dire leur capacité à incarner un témoignage historique, selon les normes de l'appareil protecteur constitué par les États, les institutions internationales comme l'UNESCO et l'ICOMOS et les communautés de spécialistes qui les conseillent); d'autre part, en dévalorisant la plupart des autres usages qui se concentraient dans les mêmes espaces.

Dans les faits, on peut alors dire que la « patrimonialisation » des centres historiques a renforcé la tendance au dépeuplement des centres, observée dans de nombreuses métropoles dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Elle a contribué à

la spécialisation de leurs activités vers le secteur des services et vers une fonction de plus en plus « symbolique » autour de laquelle se greffent des services spécifiques, touristiques notamment. Finalement, c'est peut-être dans les villes occidentales aux cœurs surchargés de fonctions et de symboles que l'on verra apparaître un « centre vide », un espace dédié exclusivement à la représentation symbolique, dont certains, comme Françoise Choay (1992 : 183) réclament qu'il soit physiquement isolé du reste de la ville et converti en musée à ciel ouvert dont l'accès public serait contrôlé, voire payant.

LA SYMBOLISATION DE LA CENTRALITÉ

Mexico : la rivalité symbolique de deux tours

Dans le ciel de Mexico se dresse, isolé, un gigantesque et sombre édifice . Il s'agit du plus haut gratte-ciel de la mégapole, élevé à l'écart des tours du quartier des affaires de Reforma, mais non loin du Monument à la Révolution qui apparaît sur le profil de la ville (figure 1-A). On l'appelle la Tour PEMEX, du nom de

Figure 1 La symbolisation graphique de la ville par son profil

A) Le profil de Mexico

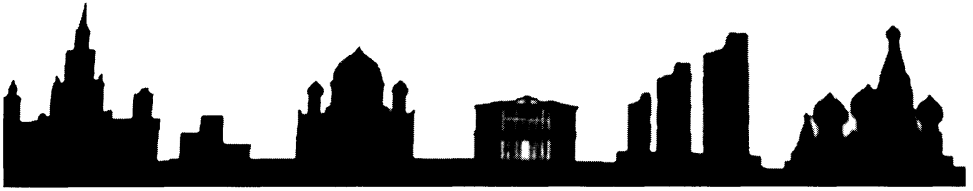


Quatrième de couverture de l'hebdomadaire d'information sur les spectacles et activités culturelles *Tiempo Libre* (1991; publicité pour une chaîne de télévision).

De gauche à droite : 1) fontaine d'un carrefour du Paseo de la Reforma (avenue la plus prestigieuse de la ville, axe du CBD de Mexico), 2) gratte-ciel générique, 3) coupole générique d'église baroque, 4) Tour Latino-américaine, 5) Colonne de l'Ange de l'Indépendance (carrefour du Paseo de la Reforma), 6) Arche du Monument à la Révolution de 1910.

Tous les monuments représentés ici pour symboliser la ville sont concentrés dans le centre-ville, ce qui institue à son tour celui-ci comme symbole de la ville dans son ensemble.

B) Le profil de Moscou



Panneau d'affichage mural dans la Perspective Lénine (2000; annonce pour l'Agence municipale de publicité).

De gauche à droite : 1) gratte-ciel générique d'époque et de style dit stalinien, 2) petit édifice générique, 3) Basilique du Saint-Sauveur (construite à la fin du XIX^e siècle, détruite par Staline, reconstruite en 1999), 4) façade de la Salle du Manège, 5) ensemble générique de tours d'habitations, 6) Clochers de la Basilique Saint-Basile.

l'entreprise publique qui l'occupe en totalité avec 2800 employés. Grâce au monopole de l'exploitation pétrolière, PEMEX (*Petroleos Mexicanos*) fournit sa principale rente à l'État fédéral (soit 30 % de ses revenus en 1998, d'après Pemex, 2000), dans ce pays qui est bon an mal an le cinquième producteur mondial. Que symbolise alors la Tour PEMEX, et comment le symbolise-t-elle? La tour symbolise bien sûr l'entreprise, par une synecdoque où la partie (le siège dans le District fédéral) signifie le tout (l'industrie pétrolière nationale), mais elle est également le support d'autres symbolisations plus complexes.

Revenons sur la morphologie du bâtiment, caractéristique des gratte-ciel édifiés dans les années 1970 : ce parallélépipède de 211 mètres de hauteur, 66 mètres de longueur et 34 mètres de largeur présente, du fait de sa forme et de son revêtement obscur, un aspect monolithique, massif, opaque. Ces caractéristiques sont d'autant plus visibles du fait de l'isolement des 52 étages de la tour dans un horizon où les édifices n'ont guère plus de cinq étages : le contraste des formes est donc majeur. À l'époque de la construction (achevée en 1983 et dirigée par l'architecte Pedro Moctezuma), ce contraste était recherché, car l'érection d'un édifice de volume, de forme et de texture radicalement différents du contexte architectural correspondait à une volonté explicite d'afficher la modernité de la nouvelle construction et de ses producteurs, face à une tradition alors volontiers considérée comme archaïque. Comme la caractéristique de la communication symbolique est de mettre en relation des ordres différents, on doit comprendre que l'intérêt de PEMEX et de l'État mexicain à manifester leur modernité architecturale est d'utiliser cette dernière comme symbole de leur modernité technocratique et politique.

La localisation de la Tour PEMEX correspond à d'autres logiques symboliques. D'une part, elle a été édifée hors du quartier des gratte-ciel de Reforma qui réunissait en 1990, outre les sièges sociaux, un quart des emplois de l'agglomération dans les secteurs de la banque, des assurances, des services professionnels et des agences de voyages, et la moitié des employés des hôtels (Monnet, 1995 : 63 et suiv.). Cela peut être interprété comme une symbolisation de la distance alors affichée par l'État fédéral et la compagnie nationale vis-à-vis des acteurs économiques et internationaux (le quartier des affaires concentre aussi la plupart des ambassades et compagnies aériennes). La symbolique nationaliste (et non

économique) est surtout exprimée par le fait que la Tour PEMEX se dresse derrière le Monument à la Révolution, dans la perspective rectiligne qui s'offre aux regards depuis la Grand-Place et le Palais National à travers l'axe est-ouest de la rue Madero. On peut alors faire l'hypothèse que ce gratte-ciel a été édifié et localisé pour symboliser à la fois la modernité internationale de la technocratie étatique mexicaine et son indépendance vis-à-vis du marché et des ingérences étrangères; il est l'expression d'un nationalisme qui se veut actualisé par l'inscription de la Tour dans la lignée des témoignages du Mexique éternel (précolombien et colonial) autour de la Grand-Place de Mexico.

Cependant, cet exemple nous enseigne aussi les limites des aménagements symboliques. D'une part, ce qui fut à une époque symbole de progrès ou de beauté peut devenir symbole d'archaïsme et d'horreur : cela est arrivé aux architectures moderniste, fonctionnaliste et internationaliste, qui ont marqué les paysages urbains de la planète avant de devenir les stigmates d'un urbanisme critiqué pour manquer d'humanité. Non loin de la Tour PEMEX, la réalisation du grand ensemble de 110 immeubles et 11 000 logements de Tlatelolco a été confiée en 1960 à Mario Pani (disciple de Le Corbusier) pour accueillir la classe moyenne émergente et symboliser le progressisme social du régime. Ce lieu symbolique a rapidement complètement changé de sens, pour devenir un symbole de l'autoritarisme après le massacre des étudiants qui s'y étaient réunis pour manifester en 1968. La décadence symbolique de cet urbanisme moderniste s'est poursuivie en 1985, lorsque le grand séisme de septembre y a causé plus de 1000 décès, en provoquant l'effondrement de l'une des barres.

Cela illustre que les symboliques ont aussi, comme les autres phénomènes sociaux, leurs temporalités différenciées, dont certaines obéissent à la reconstruction permanente des significations par les sociétés humaines. Ces temporalités ne sont pas simples et linéaires : dans le cas de Mexico, un autre gratte-ciel a réussi à devenir un symbole de la ville, à la différence de la Tour PEMEX. En effet, cette dernière est absente du corpus des représentations qui symbolisent la ville à travers certains de ses bâtiments (comme dans la figure 1-A), alors que la Tour Latino-Américaine y est omniprésente (couvertures ou illustrations de presse, affiches publicitaires, cartes postales, guides touristiques, etc.).

Comment peut-on interpréter l'importance symbolique de la Tour Latino-Américaine à Mexico? D'abord, elle bénéficie de l'antériorité (élevée en 1954, elle fut le plus haut gratte-ciel de la ville pendant trente ans, avec 177 mètres); elle a véritablement été l'introductrice originale d'une architecture verticale dans un paysage urbain horizontal jusqu'alors dominé par les coupoles baroques ou néoclassiques; elle a un profil unique dans la ville, à la différence du parallélépipède banal de la Tour PEMEX; elle est située elle aussi sur l'axe est-ouest qui joint la Grand-Place au Monument à la Révolution (à mi-distance entre eux) et à son intersection avec un axe majeur de circulation nord-sud (l'Avenue Lázaro-Cárdenas, du nom du président qui nationalisa... le pétrole, en 1938). Cette intersection est précisément celle de l'interface entre le centre historique à l'est et le quartier des affaires de Reforma à l'ouest, où l'on trouve des monuments symboles de la construction de l'État national : l'opéra de Mexico (*Palacio de Bellas-Artes*), la Banque du Mexique, la Poste centrale. Jusqu'à nos jours, la symbolisation de la modernité

architecturale et du progrès technologique par la Tour Latino-Américaine a été périodiquement réactualisée par sa bonne tenue lors de tous les séismes, à commencer par celui de 1957 qui fut son baptême du feu, très remarqué à l'époque. Enfin, le 42^e étage est accessible au public, ce qui en fait le belvédère le plus exceptionnel de tout le bassin de Mexico.

On voit qu'une série de raisons peut expliquer à la fois l'importance prise par la Tour Latino-Américaine dans le paysage concret de Mexico et dans le paysage mental des habitants de l'agglomération, et le fait qu'elle n'ait pas été détrônée par la Tour PEMEX. Il faut ajouter que si la première, malgré son nom internationaliste (qu'elle doit à la compagnie d'assurance *La Latinoamericana* qui l'a fait construire), est un symbole localiste de la capitale, la seconde symbolise plutôt l'État : ces deux symboles peuvent donc cohabiter dans l'espace en étant investis de significations qui obéissent à des logiques et temporalités distinctes. Aujourd'hui, je suis par exemple tenté d'interpréter, d'une part, l'aspect monolithique, massif et opaque de la Tour PEMEX comme symbolique du gigantisme et de la lourdeur auxquels était parvenu l'État-P.R.I. (Parti Révolutionnaire Institutionnel) et, d'autre part, l'insuccès symbolique de la tour comme conséquence de l'image négative du régime qui a commencé à paraître dans les années 1970.

Avec cet exemple, non seulement nous avons une illustration des processus qui convertissent un objet spatial en symbole, mais nous pouvons aussi mettre en évidence le cercle d'interaction entre l'investissement symbolique de lieux valorisés par une centralité d'un autre ordre et l'aménagement qui cherche à donner une centralité à des lieux parce qu'ils sont symboliques. En d'autres termes, il est difficile, voire vain, d'établir si un espace est symbolique parce qu'il a une valeur centrale, ou s'il est central parce qu'il a une valeur symbolique.

Avec ce cadre d'analyse, on pourra peut-être s'aventurer à parler des avantages symboliques de la centralité ou des fonctions symboliques du centre-ville. Car il devient possible de décrire quels mécanismes sémiologiques font circuler des significations entre des objets spatiaux et des acteurs sociaux et quels transferts symboliques s'opèrent lors de l'aménagement d'un espace ou lors du choix d'une localisation. À partir de là, on aura peut-être une clé pour interpréter la persistance de l'importance sociale et culturelle accordée à des espaces centraux dans certaines sociétés (comme la mexicaine ou la québécoise) et la convergence d'intérêts (économiques, politiques, symboliques etc.) qui contribue en permanence à leur valorisation et (re)production.

Los Angeles : la centralisation comme symbolisation des élites

À l'inverse de Mexico, on peut observer des situations où les divers intérêts en présence ne convergent pas sur le même objet spatial et donc n'instituent pas un cycle d'auto-reproduction d'une centralité incarnée en un seul centre. Los Angeles en fournit un bon exemple, avec son centre-ville dont la primauté a connu des hauts et des bas. À la nébuleuse de bourgs agricoles du XIX^e siècle, qui a posé la structure des voies et des nœuds de la future mégapole, a succédé dans la première moitié du XX^e siècle une ville monocentrée autour de son *Civic Center* (dominé par le *City Hall*, qui reste un symbole de la ville) et du quartier des affaires de Broadway. Le déclin relatif de ce dernier au cours des années 1950 à 1980 résulte d'un certain

nombre de choix stratégiques de la part de différents acteurs politiques et économiques, comme le développement précoce du réseau autoroutier (Pitt et Pitt, 1997 : 157 et suiv.) sous la pression des *lobbies* tels que l'*Automobile Club of Southern California*, les constructeurs de routes et les fabricants de voitures, la dispersion du complexe aéronautique et militaro-industriel dans toute la région, l'opposition d'élites locales à celles qui dominaient *downtown L.A.* (Davis, 1990 : 121 et suiv.). Durant cette période, l'analyse de Los Angeles comme ville « a-centrée » ou « polycentrée », voire comme « non-ville » (puisque une ville digne de ce nom se doit d'avoir un centre, cf. Barthes, 1970) atteint son apogée. Certains en font alors un prototype des espaces urbains à venir (Banham, 1971; Garreau, 1991), même si d'autres avaient interprété longtemps auparavant les mêmes caractéristiques comme exceptionnelles et spécifiques à Los Angeles (McWilliams, 1946; Krim, 1992).

À partir de la fin des années 1980, une importante mobilisation des pouvoirs publics et des entreprises ayant des intérêts immobiliers dans le centre-ville a abouti à la rénovation complète de Bunker Hill et à l'érection d'un nouveau CBD (Davis, 1990; Soja, 1996). Cette opération a créé une nouvelle *skyline* de la ville, avec la multiplication des gratte-ciel, des grands équipements sportifs (stade des *Dodgers*, *Sports Arena*, rénovation « olympique » du *Coliseum*), culturels (*Music Center*, *Museum of Modern Art*, restauration de la Bibliothèque centrale et du parc historique du *Pueblo*, réhabilitation du square Pershing) et économiques (grands hôtels, *Convention Center*, *Fashion Institute*, *California Mart* dans le quartier de la confection, etc.). Bref, il apparaît dans la dernière décennie une évidente volonté de re-centralisation de l'agglomération, par l'intermédiaire d'une nouvelle concentration d'activités dans le centre de premier rang. Or, qu'il s'agisse du prestige des grands équipements, de l'architecture choisie, du traitement monumental des espaces publics et du traitement médiatique de cette opération de rénovation urbaine, la dimension symbolique a été constamment mobilisée. Ainsi, la recherche de financements pour la construction dans le nouveau CBD du *Disney Concert Hall* dessiné par Frank Gehry postule son « importance centrale » (figure 2) :

Tous ceux d'entre nous [les architectes et *designers* de Los Angeles, et leurs collègues aux États-Unis et à l'étranger] qui ont le souci de la place de notre ville dans le prochain millénaire comprennent l'importance centrale de cet édifice et le rôle qu'il jouera dans la vie culturelle de notre communauté² (*Architects and Designers for the Disney Hall*, 1997).

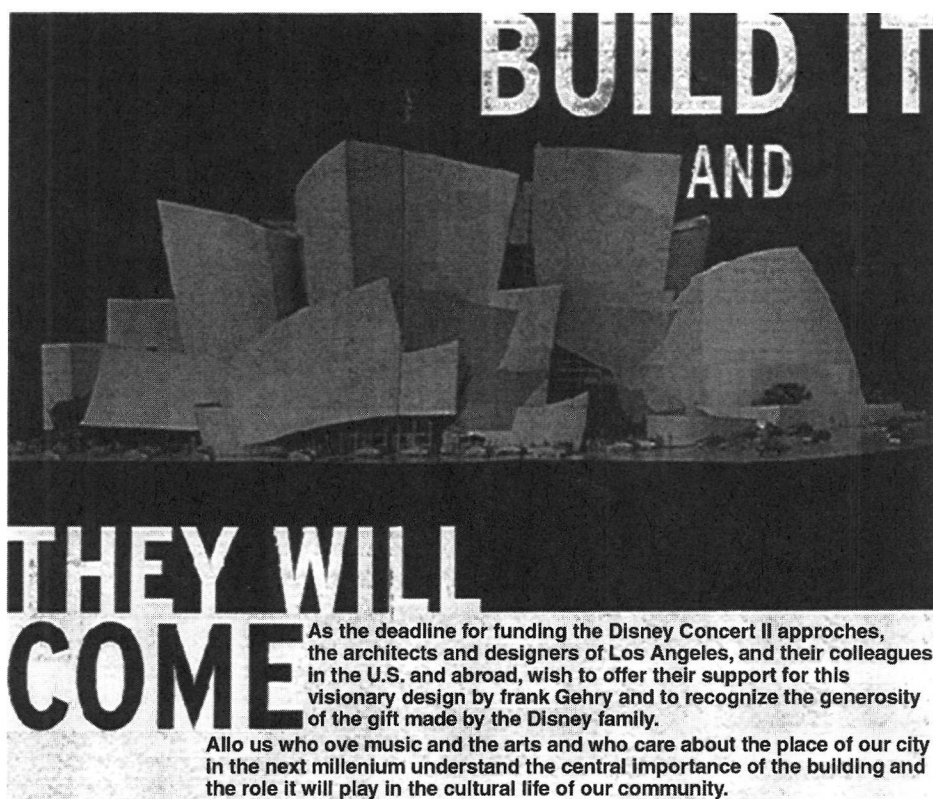
Cela a réussi au moins dans la mesure où, aujourd'hui, dans les journaux télévisés, les photographies de presse, les couvertures de publications, les affiches publicitaires, les cartes postales, etc., le « nouveau *downtown* » symbolise l'ensemble de l'agglomération.

CONCLUSION

Comme la symbolisation est une hiérarchisation, elle contribue à l'établissement de la centralité. Dans nombre de cas, il est manifeste que l'aménagement cherche à promouvoir une symbolique de la centralité, pour instituer ou renforcer la centralité globale de l'espace aménagé. Il apparaît qu'aucun acteur ayant le pouvoir d'aménager l'espace qui l'abrite et le représente ne se contente de l'investir de centralité par le simple exercice de ce pouvoir. Généralement, cet exercice

s'accompagne d'une mise en scène spatiale du pouvoir par sa symbolisation, c'est-à-dire sa matérialisation dans l'espace concret par l'intermédiaire de la sémantique de la grandeur (style de prestige, matériau noble, audace architecturale, etc.) en vigueur dans le groupe social concerné. Tout se passe comme si, en marge de toutes les raisons pratiques et fonctionnelles d'aménager un espace à sa convenance, l'acte de symbolisation était la concrétisation suprême de l'acte de pouvoir; comme si la symbolisation amenait nécessairement la centralisation et vice-versa.

Figure 2 La revalorisation symbolique du centre-ville de Los Angeles



Publicité en faveur de la construction de la Salle de Concert Disney dans le centre-ville (Architects and Designer for the Disney Hall, *Los Angeles Times*, mars 1997)

Au terme de notre analyse, il est possible de reprendre le postulat que la centralité est le résultat d'un système de valeur qui hiérarchise les lieux les uns par rapport aux autres, pour conclure que la dimension symbolique est intrinsèque à l'établissement de la centralité. D'une part, divers processus de symbolisation permettent de signifier socialement la centralité, c'est-à-dire de la rendre reconnaissable et effective, de la communiquer. D'autre part, la concentration de valeurs et de fonctions en certains lieux amène à une sorte d'enrichissement mutuel de ces valeurs grâce à des transferts symboliques des unes vers les autres : la matérialité du lieu symbolique lui permet de faire rejaillir la gloire d'un acteur

concret sur la représentation sociale de son siège ou, inversement, de communiquer à l'entité qui s'y loge le prestige de son cadre bâti.

Retenons des exemples développés, pour finir, que le processus de symbolisation dans l'espace et par l'espace géographique peut se décrire comme un triangle : un lieu (un bâtiment) peut symboliser un espace plus vaste (la ville); il symbolise aussi son producteur ou aménageur, qui utilise alors la symbolisation pour se mettre en scène aux yeux du public citadin; enfin, le même lieu symbolise aux yeux de l'aménageur le public citadin auquel il s'adresse.

La dimension symbolique met en relation entre elles les autres dimensions de la centralité; elle permet que la valeur et le sens accordés à un lieu et à son aménagement par un acteur s'insèrent dans le système social de valeur et de signification. La dimension symbolique permet de comprendre, de reconnaître et de produire la centralité : à ce jeu là, tous les acteurs géographiques ne sont pas égaux. La symbolisation est un pouvoir, l'aménagement symbolique également; ils servent généralement à magnifier et à conforter le pouvoir de ceux qui l'exercent. L'aménagement d'espaces symboliques semble toujours relever d'une logique centralisatrice, qui est associée par les acteurs géographiques à d'autres logiques centralisatrices pour donner leur originalité et leur banalité spécifiques aux configurations de la centralité dans chaque métropole.

NOTES

- 1 Je tiens à remercier les trois évaluateurs anonymes pour la richesse de leurs commentaires, dont le texte final a profité pour une part, et qui m'aideront pour une autre part à poursuivre plus avant la réflexion sur le sujet.
- 2 « All of us [the architects and designers of Los Angeles, and their colleagues in the U.S. and abroad] who care about the place of our city in the next millenium understand the central importance of this building and the role it will play in the cultural life of our community ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCHITECTS & DESIGNERS FOR THE DISNEY HALL (1997) Publicité, *Los Angeles Times*, 4 mars 1997.
- BANHAM, Reyner (1971) *Los Angeles. The Architecture of Four Ecologies*. Harmondsworth: Penguin, 1978, 256 p.
- BARTHES, Roland (1970) *L'empire des signes*. Paris, Flammarion (Champs / Skira), 151 p.
- BARTHES, Roland (1971) Sémiologie et urbanisme, *L'Architecture d'aujourd'hui*, (153) : 11-13 (repris dans *L'aventure sémiologique*, Paris, Points Seuil).
- BERQUE, Augustin (1993) *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris, Gallimard NRF, 248 p.
- BUREAU, Luc (1996) Organiser la compétition. Les rapports de rivalité entre deux villes inséparables : Québec et Montréal. Dans Monnet, J., dir. *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde*, Paris, Anthropos-Economica, pp. 201-212.

- CAPRON, Guénola (1999a) Le centre commercial. La transposition du postmodernisme architectural et urbain à Buenos Aires. Dans Monnet, J., dir. *Ville et pouvoir en Amérique : les formes de l'autorité*, Paris, L'Harmattan, pp. 67-86.
- CAPRON, Guénola (1999b) Ville et commerces à Buenos Aires : réflexion sur les politiques publiques. *L'espace géographique*, (3) : 269-281.
- CHEVALIER, Jean (1969) Introduction, dans *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, pp. XI-XXXII.
- CHOAY, Françoise (1992) *L'allégorie du patrimoine*. Paris, Seuil, 278 p.
- CHOAY, Françoise et al. (1972) *Le sens de la ville*. Paris, Seuil, 186 p.
- CLAVAL, Paul et SINGARAVELOU, dir. (1995) *Ethnogéographies*. Paris, L'Harmattan, 372 p.
- CLAVAL, Paul (1981) *La logique des villes*. Paris, Litec.
- DAVIS, Mike (1990) *City of Quartz. Excavating the future in Los Angeles*. London, Verso.
- DEBARBIEUX, Bernard (1995) Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique. *L'Espace géographique*, (2) : 97-112.
- DEMIZET, Bernard (1997) Les langages de la ville. Dans Demizet, Bernard et Sanson, Pascal, dir. *Les langages de la ville*, Marseille, Parenthèses, pp. 39-48.
- DICKENSON, John (1996) Fonder la Nation. Le patrimoine au Brésil. Dans Monnet, J., dir. *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde*, Paris, Anthropos-Economica, pp. 355-369.
- ELIADE, Mircea (1952) *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*. Paris, Gallimard (TEL), 1980.
- FOUCRIER, Annick (1996) Choisir le chef-lieu. Centre et pouvoir en Californie. Dans Monnet, J., dir. *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde*, Paris, Anthropos-Economica, pp. 185-200.
- GARREAU, Joel (1991) *Edge City. Life on the New Frontier*. New York, Anchor Books-Doubleday, 548 p.
- KLING, Robert et LAMB, Roberta (1998) Morceaux de villes : comment les visions utopiques structurent le pouvoir social dans l'espace physique et dans le cyberspace. Dans Eveno, Emmanuel, dir. *Utopies urbaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 211-232.
- KLING, Robert, OLIN, Spencer et POSTER, Mark, dir. (1991) *Postsuburban California: The Transformation of Postwar Orange County, California*. Berkeley, University of California Press.
- KRIM, Arthur (1992) Los Angeles and the anti-tradition of the suburban city. *Journal of Historical Geography*, 18 (1) : 121-138.
- LEDROUT, Raymond (1973) *Les images de la ville*. Paris, Anthropos.
- LEDROUT, Raymond (1976) *L'espace en question, ou le nouveau monde urbain*. Paris, Anthropos, 363 p.
- LEPETIT, Bernard et PUMAIN, Denise, dir. (1993) *Temporalités urbaines*. Paris, Anthropos-Economica.
- LYNCH, Kevin (1960) *The Image of the City*. Cambridge (Mass.), MIT Press, 194 p.
- MANZAGOL, Claude (1999) Le centre d'affaires. Les mutations des sièges sociaux aux États-Unis. Dans Monnet, Jérôme, dir. *Ville et pouvoir en Amérique : les formes de l'autorité*, Paris, L'Harmattan, pp. 143-151.

- McWILLIAMS, Carey (1946) *Southern California: An Island on the Land*. Salt Lake City, Peregrine Smith Books, 1973, 387 p.
- MONNET, Jérôme (1993) *La ville et son double. La parabole de Mexico*. Paris, Nathan, 224 p.
- MONNET, Jérôme (1994) Centres historiques et centres des affaires : la centralité urbaine en Amérique latine. *Problèmes d'Amérique latine*, (14) : 83-101.
- MONNET, Jérôme (1995) *Usos e imagenes del Centro Histórico de la ciudad de México*. Mexico, DDF/CEMCA, 372 p.
- MONNET, Jérôme (1996) Urbain, civil et poli. La matrice terminologique de nos réflexions sur la ville. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, (72) : 157-160.
- MONNET, Jérôme (1997) Commerce, espace public et urbanité en France, au Mexique et aux États-Unis. *Géographie et cultures*, (24) : 71-90.
- MONNET, Jérôme (1998) La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité. *CYBERGEO*, 56, 12 pages (revue électronique: www.cybergeopresse.fr).
- MONNET, Jérôme (1999a) Espace(s) à Los Angeles : images et structures, interprétations et aménagements. Communication au Colloque *Espace(s)*. Toulouse, 6-7 mai 1999, Institut universitaire de France (à paraître).
- MONNET, Jérôme, dir. (1999b) *La ville et le pouvoir en Amérique : les formes de l'autorité*. Paris, L'Harmattan, 190 p.
- MURPHY, Raymond E. et VANCE, J. E. (1954) Delimiting the CBD et A comparative study of nine Central Business Districts. *Economic Geography*, 30 : 189-222 et 301-336.
- PAUL-LÉVY, Françoise et SÉGAUD, Marion, dir. (1983) *L'anthropologie de l'espace*. Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, 345 p.
- PEMEX (2000) <http://www.pemex.com>, ggarcial@cg.cpemex.com (17/02/2000)
- PITT, Leonard et PITT, Dale (1997) *Los Angeles A to Z: An Encyclopedia of the City and County*. Berkeley, University of California Press, 606 p.
- SOJA, Edward (1996) *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and other Real-and-Imagined Places*. Cambridge (Mass.), Blackwell, 334 p.
- THIBAUT, Serge (2000) La centralité et l'accessibilité : modélisation. *L'espace géographique* (sous presse).
- TAYLOR, John, LENGELLE, Jean G. et ANDREW, Caroline, dir. (1993) *Capital Cities/Les Capitales*. Ottawa, Carleton University Press, 418 p.
- TUAN, Yi-Fu (1984) In Place, Out of Place. Dans Richardson, M., dir. *Place: Experience and Symbol. Geoscience and Man*, 24, Baton Rouge, Louisiana State University, pp. 3-10.
- VIDAL, Laurent et D'ORGEIX, Émilie, dir. (1999) *Les villes françaises du Nouveau Monde. Des premiers fondateurs aux ingénieurs du Roi (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris, Somogy, 192 p.